

Élucubrations. Une fantaisie nocturne

Jean-François Poirier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/175>

DOI : [10.4000/leportique.175](https://doi.org/10.4000/leportique.175)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-François Poirier, « Élucubrations. Une fantaisie nocturne », *Le Portique* [En ligne], 9 | 2002, mis en ligne le 08 mars 2005, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.175>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Élucubrations. Une fantaisie nocturne

Jean-François Poirier

- 1 Est-il préférable de penser le jour ou la nuit ? Penser de nuit est-ce s'exposer à ce que nos raisonnements, nos propositions, nos idées subissent les mêmes distorsions que la clarté lunaire impose à nos ombres portées ? Kant était d'avis qu'il fallait penser au grand soleil de la raison et dormir la nuit. Mais on se demande comment il a bien pu écrire une œuvre aussi considérable pendant les seules heures de grand jour alors que la ville de Königsberg les compte assez parcimonieusement à ses habitants, surtout durant les interminables mois d'hiver. Il est vrai qu'en compensation la ville doit connaître, en été, comme sa voisine Saint-Pétersbourg, le phénomène des nuits blanches qui forme le cadre d'un roman de Dostoïevski que j'ai lu en 1995, avant de faire précisément un voyage à Saint-Pétersbourg, et je n'ai alors pas été peu surpris de m'apercevoir que le titre désignait l'une des curiosités de l'écliptique et non l'insomnie du soucieux ou les fredaines du viveur comme je l'avais cru jusqu'alors. Mais à ma connaissance, la vie de Kant obéissait exclusivement à l'horloge et pas du tout au calendrier. (À vrai dire, le grand secret de la fécondité d'esprit de Kant est plutôt, selon un récit apocryphe mais pas pour autant contraire à la vérité, qu'il ne baisait avec personne et se contentait, au temps de sa vigueur, d'une masturbation hebdomadaire à jour et heure fixes devant un arbre, toujours le même, mais c'est là une tout autre affaire qui relève du chapitre « Sexe et travail ».)
- 2 Walter Benjamin tenait au contraire qu'il faut poursuivre ses idées jusqu'au bout de la nuit si nécessaire, jusqu'à ce que vous gagne la fatigue de l'aube – celle qui est faite d'éblouissement et d'une amplification de l'acuité de la conscience avant dissolution dans le noir du sommeil. Et il réservait une place de choix à ces élucubreurs – si, si, le mot est français, il est dans *Littré* – qui, selon l'étymologie latine, pensent à coup de veilles, badigeonnant des couleurs éclatantes de leurs trouvailles le sombre lavis nocturne, soudant dans l'enthousiasme le hasardeux à l'indiscutable. L'habit le plus décousu, le plus loqueteux, paraît à l'élucubreur, au miroir de la nuit, un vrai manteau royal. Benjamin lui-même ne rédigeait-il pas ses fiches pour *L'Origine du drame baroque*

allemand tard le soir, non loin d'un orchestre de jazz, dans un établissement comme on en voyait encore beaucoup à Berlin au début des années 1980 et qui devait se situer à mi-chemin entre le grand café et la boîte de nuit ? On n'imagine pas du tout, par exemple, *Être et temps* écrit sur le même fond sonore et dans le même décor. Je dois cette sensibilité au lieu et au moment de la pensée à ma lecture de Nietzsche et de Benjamin. On ne pense pas de la même façon à midi et à minuit, on ne conçoit pas l'éternel retour identiquement selon qu'on se trouve à une table d'hôte en haute Engadine (Nietzsche) ou dans un cachot du Fort du Taureau (Blanqui).

- 3 Une variante du penseur de la nuit pourrait être celui qui pense dans la nuit du jour, comme, curieusement, Descartes : son biographe Bayet, l'ayant un jour entendu exprimer son intention de se retirer dans sa chambre pour travailler et n'entendant pas le moindre bruit, avait regardé par le trou de la serrure et, comme il ne voyait que du noir, avait supposé un moment que Descartes s'adonnait frauduleusement à une sieste, quand il vit surgir la lueur d'une allumette, une plume gratter quelques instants le papier et le noir revenir.
- 4 La nuit est promesse, inquiétude, danger. Dans la maison de ma grand-mère, dans un quartier résidentiel d'Enghien-les-Bains dont les maisons biscornues, pour la plupart construites par l'architecte Morel, le père de la sémillante M^{elle} Morel qui venait à la maison pour nous piquer les fesses (surtout les miennes car c'était moi qui étais le plus souvent malade) avec sa seringue qu'on faisait bouillir dans une casserole, qui aurait pu faire la couverture d'un roman policier à cinq sous des années 1900, j'ai entendu pour la première fois la rumeur de la nuit urbaine, un été que j'avais ouvert la fenêtre de ma chambre – nous habitions chez ma grand-mère à cette époque-là – peut-être pour faire disparaître la fumée d'une cigarette, car, sans ça il n'est pas du tout dans mes habitudes d'ouvrir la fenêtre de ma chambre la nuit (ni non plus tellement le jour). Le ciel rougeoyait d'un halo couleur brique, métallisé, en provenance de la capitale (la ville lumière), et j'entendais un bruit léger et confus, la rumeur sourde de ce que je m'imaginai être une vie frénétique, pleine de passions déchaînées. Quand je suis allé avec la 404 Peugeot de mes parents pour la première fois au Rocamboles, une boîte de nuit de la rue Budé dans l'île Saint-Louis, c'est cette rumeur que je pensais non pas entendre, mais aspirer littéralement, parce que je n'avais pas compris qu'une rumeur est par essence lointaine, qu'on ne peut ni s'en approcher et encore moins l'incorporer, en faire la dominante musicale de sa vie.
- 5 La nuit est aussi inquiétude, incertitude. Parce qu'elle est le temps des métamorphoses. Du temps où il y avait encore de la nuit totale dans les villes, c'est-à-dire avant l'éclairage urbain, l'amant connu se changeait éventuellement en un amant étranger, un incubé, sans qu'on s'en aperçoive. La littérature du XVI^e siècle abonde en épisodes de ce genre. Métamorphoses, confusions : la nuit toutes les vaches sont grises. On peut difficilement juger aujourd'hui de ce que fut l'époque des villes plongées dans le noir. L'ère des métamorphoses n'a pas pour autant disparu. Pendant que le serpent Apopis se bat pour retenir la nuit, j'ai entendu dire à ceux qui ont des amants arabes que ces derniers avaient souvent une sexualité photosensible, c'est-à-dire légèrement (voire, dans les cas les plus extrêmes, totalement) différente selon qu'elle s'expose au soleil d'Allah ou qu'elle plonge dans l'obscurité d'Iblis. Douceurs et abandons déshonorants lumière allumée deviennent, lumière éteinte, le doux secret viril.
- 6 La nuit est danger. Je ne sais rien qui ait fait autant d'effet sur moi au cours de mes études d'allemand que l'expression « *geistige Umnachtung* » constamment appliquée aux

poètes et penseurs fracassés, ceux-là mêmes à qui Zweig a consacré son essai *Le Combat avec le démon*, (Kleist, Hölderlin et Nietzsche, auquel s'associe immédiatement pour moi Lenz, le poète retrouvé mort de froid dans la neige de Moscou où il avait échoué on ne sait comment) qui dans mon édition de poche a une couverture illustrée très judicieusement d'un fragment du *Jugement dernier* de Signorelli montrant un démon lâchant un damné au-dessus de l'enfer. La *geistige Umnachtung*, c'est l'encerclement de l'esprit par la nuit. Les autres continuent à te voir et scrutent tout à loisir, sous un soleil impitoyable, tes bizarreries, toi, déjà tu ne les vois plus, tout juste les entraperçois-tu encore, déjà presque mangés par la nuit.

- 7 Trop proche de la nuit, celui qui mène une vie conséquente de noctambule vit sous la menace d'être dévoré par elle. Ma dernière période de noctambulisme assidu remonte à 1995-1996, comme je m'en aperçois en épluchant mes talons de chéquier à la recherche de l'indication de paiement de ma chaîne stéréo qu'on m'a volée lors d'un récent cambriolage – elle ne me manque pas du tout –, et je vois donc défiler les lieux de mes sorties nocturnes d'alors, le Rapide Wolf, Extérieur Quai, le Général Lafayette, Boualem alias L'Anjou (sur un talon j'ai même fait un petit dessin représentant Boualem). J'ai conservé tous mes talons de chéquier depuis l'âge de 21 ans, à l'époque l'âge de la majorité et donc du premier compte en banque, et j'ai longtemps conçu le projet de faire un grand livre sur l'argent, un peu comme celui de Simmel, à partir de ces traces de dépenses, mais maintenant que je me connais mieux, je sais que ça finira, comme tout ce que j'ai conçu de grand, peut-être pas tout à fait en eau de boudin, mais, velléitaire comme je suis, au mieux en un petit texte du genre de ceux que j'écris pour *Le Portique*. Celui qui mène une vie conséquente de noctambule va à sa perte, comme le jeune comédien très malheureux très blond très pédé que je voyais tous les soirs, sans lui avoir jamais adressé la parole, son état interdisant d'ailleurs le plus souvent cette éventualité, durant l'hiver 1975-76 au café « die Ruine » de la Winterfeldtplatz à Berlin et qui devait se noyer quelques mois plus tard, de nuit, dans le Wannsee. Son nom m'échappe et je viens de téléphoner à Berlin pour le demander à mon ami Manfred Weiss qui a lui aussi été un sacré héros de la nuit, il faut dire que je règle presque tout par téléphone maintenant, y compris les questions d'art et de littérature dont je me soucie, il faut bien le dire, de moins en moins, ce qui a pour effet des factures de téléphone fabuleuses de l'ordre de 2 500 francs tous les deux mois sans compter l'abonnement au portable, les cartes téléphoniques Telecom center, portant l'image du T(impossible de trouver le a surmonté d'un trait droit dans ma police de caractères spéciaux)aj Mahal et étrangement intitulées Guanán, pour appeler au Maghreb. (Mane m'a rappelé entre temps pour répondre au message que je lui avais laissé, ce garçon s'appelait Dietmar Kracht, il avait joué dans *Die Berliner Bettwurst* de Rosa von Praunheim, Mane me dit aussi à cette occasion qu'il s'est rangé, qu'il a cessé d'*über die Stränge schlagen*, qu'il rentre maintenant vers dix heures et demie, onze heures *nach Hause*.) Moi non plus je ne suis pas allé jusqu'au bout, je rentre plus tôt chez moi. À Berlin, au Kamal Inn où j'ai rencontré Manfred en 1973, Burnie me disait toutes les cinq minutes, à chaque verre en fait : « *Ich gehe kaputt, kommst du mit ?* », jeu de mot intraduisible comme dit le traducteur quand il est dans la colle, à peu près : « Je vais vers la tombe [cours à ma perte], tu viens avec moi ? » (mais ça claque beaucoup mieux en allemand). On a d'abord volé à Burnie son chien de garde, Brutus, un gros bulldog, puis il arrivait de plus en plus souvent que son établissement soit ouvert et allumé mais vide parce qu'il était au troquet d'à côté, Die Tränke (l'abreuvoir), enfin j'ai su qu'il était parti vivre à Cologne et qu'il était mort ébouillanté dans sa baignoire, une

mort typique d'alcoolique me dira Manfred, comme la chute dans l'escalier, George Grosz était mort ainsi à peu de distance de là, dans un immeuble de la Savigny Platz, perpétuant une tradition illustrée, entre autres, par Hercule Seghers.

Flammes dans la nuit

- 8 « Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche », les nervaliens (qui sont aussi les amoureux de l'Orient) savent que c'est sur ces mots écrits à l'intention de sa tante Labrunie que Gérard de Nerval prit congé de l'écriture et du monde. Cette sainte sobriété contraste avec cette littérature de flammes dans la nuit, dont mon père, qui aimait la prose discrètement incisive d'Anatole France, trouvait que le Malraux des écrits sur l'art en constituait le plus parfait exemple. N'en déplaise aux meilleurs des philosophes français qui, réduits aujourd'hui à vivre une aventure sans aventure pour reprendre un tour dont ils aiment à user (et à abuser), restent sous le charme, je lui accorderais bien volontiers aujourd'hui que Malraux n'est qu'un petit maître du *sfumato*, doublé d'un charlatan qui a eu la veine de connaître avant tout le monde, par sa femme Clara, les textes de Benjamin sur l'œuvre d'art. Mais je reconnais garder le goût d'une littérature nocturne de braise dont le prototype reste pour moi les *Nachtwachen* (*Les Veilles*) de Bonaventura.

« La première heure de la nuit sonnait. Drapé dans mon extravagant accoutrement, je saisis ma pique et mon cor, sortis dans les ténèbres et me mis à crier l'heure, non sans m'être signé pour me protéger des esprits.

C'était une de ces nuits lugubres où la lumière et l'ombre ne cessent d'alterner avec une étrange célérité. Chassé par le vent, les nuages couraient sur le ciel, tels d'informes géants, et la fantasque lune apparaissait et se cachait tour à tour. En bas, dans les rues, un silence de mort. Très haut dans les airs, la tempête grondait, tel un invisible démon. » (*Traduction de Jean-Claude Hémerly*)

- 9 J'ai lu *Les Veilles* en allemand à une époque où ma connaissance de cette langue était encore assez médiocre et c'est peut-être la friction de plusieurs obscurités – celles des veilles elles-mêmes, celle de la langue qui me résistait et celle qui va bientôt s'étendre sur les yeux du moribond qui soliloque – qui, à l'origine, a fait ruisseler sur moi cette gerbe d'étincelles qui reste si présente dans ma mémoire. S'ajoutait en plus le mystère de l'auteur, Jean-Paul était persuadé de reconnaître la main de Schelling, qui s'était servi une fois de ce pseudonyme, tandis qu'on avait aussi évoqué les noms de Brentano, de Hoffmann ou d'Arnim, pour ne citer que les plus célèbres hypothèses. En 1994, recevant le *JAHRESKATALOG für Mitglieder* de la *Wissenschaftliche Buchgesellschaft*, dont j'ai cessé d'être membre après avoir reçu deux fois de suite le livre promotionnel de l'année réservé à ceux qui n'ont pas d'idée d'achat ou qui, comme moi, à force de remettre au lendemain toute chose, finissent par dépasser le délai autorisé pour la commande annuelle, j'ai eu la surprise de constater que *Les Veilles* avaient dorénavant un auteur et qu'il s'appelait August Klingemann, un obscur écrivain de théâtre qui frayait avec les romantiques. La levée du mystère épaississait le mystère.

Intermède

- 10 (Sur le carnet où j'ai composé le brouillon de ce texte – l'Arche de Zoé / 50 très belles feuilles d'écriture / Format 10,5 x 14,8 / PAPIER RECYCLÉ –, j'avais noté : (J'écris ce texte devant ma deuxième demi-bouteille de château Tellagh Medea aux Trois frères rue Léon – Larbi, le Kabyle me dit : Après le repas tu digères, en souriant il fait mine de scribouiller avec sa main.) et un peu plus loin j'avais noté cette question de Claude, le serveur breton : (Pourquoi t'écris alors que tu sais pas lire ?).

Finale

- 11 Je suis avec Hassan à Bettana, un quartier de Salé que j'aime beaucoup. Passe un homme qui marche vite, à grandes enjambées vers le creux de la vallée du Bouregreg, l'oued qui sépare les deux villes. Il s'arrête parfois brusquement, semble hésiter un instant, pour repartir aussitôt, toujours très vite. Hassan m'explique qu'il est aveugle et qu'il fait presque tous les jours à pied la route de Salé à Rabat et de Rabat à Salé. Je ne suis même plus certain s'il avait une canne pour tâter le sol (réflexion faite, si, il en avait une), Hassan suppose que son pas est son unité de mesure et qu'il se dirige en comptant ses pas, preuve en semble que parfois il a un repentir et fait un pas en arrière avant de changer de cap. Il refuse d'être pris en voiture à moins que la voix du chauffeur ou des passagers du véhicule ne lui soit familière. Hassan admire cette prouesse, mais il pense qu'elle ne pourrait être accomplie sans l'aide de Dieu.
-

RÉSUMÉS

Ce texte est le finale du *Bréviaire de la vie chez soi*, et non loin de chez soi, qui paraîtra prochainement, inch'allah.

This text is the finale of *Bréviaire de la vie chez soi* (Breviary of the life at home) and not far from home, a book to be published very soon, inch'allah.